Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 12 (1924)

Artikel: Gaston Frommel : d'après ses "Lettres intimes"
Autor: Monod, Wilfred
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380076

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

GASTON FROMMEL

D'APRÈS SES « LETTRES INTIMES »

M. le professeur Wilfred Monod a bien voulu nous communiquer le manuscrit d'un cours qu'il a professé il y a deux ans à la Faculté de théologie de Paris, sous ce titre Théologie et vie spirituelle, *et dans lequel il étudiait la personnalité religieuse de Gaston Frommel d'après ses* Lettres intimes (1).

Obligés de faire un choix dans cette étude si riche et si captivante, nous nous sommes arrêtés à deux chapitres très différents l'un de l'autre. Le premier est consacré à la vie de prière telle que la pratiquait Frommel, le second, qui paraîtra dans notre prochain fascicule, caractérise avec beaucoup de justesse la vie pastorale du jeune théologien.

Nous remercions M. Monod de nous avoir autorisés à publier ces pages. (Réd.)

PRÉFACE

Professeur de théologie pratique, j'ai voulu guider les futurs pasteurs à travers le massif singulièrement touffu des *Lettres intimes*, y tailler des sentiers. J'ai eu l'ambition de commenter avec respect, sympathie et gratitude, un document de haute valeur dans le domaine de la psychologie religieuse. Je n'en avais pas examiné de plus suggestif, depuis que j'étudiais les *Lettres* d'Alexandre Vinet pour mettre en relief son évolution dogmatique, le conflit entre ses croyances personnelles et les formules doctri-

(1) *Lettres intimes.* Deux vol. in-12. Neuchâtel, Attinger, 1921.

nales du *Réveil* méthodiste. Frommel offre, lui aussi, un « cas ». Sa correspondance nous renseigne sur la manière dont il triompha du vertige panthéiste sans parvenir, néanmoins, à s'adapter au particularisme du ministère paroissial, tant son atmosphère demeura celle des idées générales. D'autre part, son effort constant, rigoureux, systématique, pour développer en soi l'individualité morale et la dégager de la nature, l'opposer à l'impersonnel dans tous les domaines, le rendit plus défiant que d'autres, malgré sa vision du Royaume de Dieu, à l'égard du christianisme social.

N'ayant rencontré Frommel qu'une seule fois dans ma vie, il m'est impossible d'en appeler à des souvenirs personnels pour compléter l'image que ses *Lettres intimes* donnent de lui ; c'est un désavantage à certains égards : telle appréciation formulée sur sa personnalité manque, peut-être, de cette absolue justesse dans le détail, dans la nuance, qui constitue l'art du pastelliste et sans laquelle nul portrait n'est parfaitement ressemblant. D'autre part, ne possédant que les *Lettres* elles-mêmes pour me former une opinion sur Frommel, je suis à son égard dans la situation de tout lecteur ignorant et sincère, qui, sans prévention mais sans impartialité, discerne les traits dominants et caractéristiques d'une physionomie sous l'éclairage un peu cru du grand jour, et non dans la pénombre de l'intimité.

Au surplus, je m'excuse d'avance auprès de ses amis pour toute appréciation inexacte ou qui ne rendrait pas justice au modèle.

Alexandre Vinet disait : « Je ne suis pas de ceux qui naissent traduits. » Il en est de même, à divers égards, pour son disciple Gaston Frommel, nature profonde qui avait peine à s'extérioriser, à s'exprimer aux autres par des mots. Son cas rappelle cette observation d'Amiel : « Le plus précieux de nous-mêmes ne se montre jamais, ne trouve pas une issue, même dans l'intimité, n'arrive certainement qu'en partie à notre conscience, n'entre guère en action que dans la prière, et n'est peut-être recueilli que de Dieu. »

Les deux volumes *Lettres intimes* offrent un vif intérêt psychologique au point de vue suivant : comment trouver la paix intérieure, à la fois mentale et morale, cette santé ou cette intégrité de l'âme qui sont l'un des signes les plus certains du salut et qui pourraient presque s'identifier avec lui ? Je dis « presque » afin

de réserver le droit des âmes tourmentées à se sentir sauvées ; autrement, le salut semblerait l'apanage des âmes « une fois nées », paisibles, placides, et qui tiennent l'eau comme un navire bien lesté, tandis que les âmes « deux fois nées », repenties, ambitieuses, tragiques, et qui voguant en pleine mer sont battues par des lames plus larges, seraient moins sûres de leur salut. Le trouble pascalien est quand même plus près de Dieu que le positivisme béat de M. Homais ; l'agonie de Gethsémané est moins loin du ciel que le rire voltairien. « En toutes choses, il faut considérer la fin... » le *Eli Eli lamma sabachtani* prépare le : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ».

Frommel appartient au groupe des âmes qui ne se contentent pas facilement, qui ont de la peine à s'accepter elles-mêmes, âmes douloureuses, et qui, selon le mot de saint Augustin, cherchent comme devant trouver, mais trouvent comme devant chercher encore...

Nous sommes livrés à nous-mêmes pour trouver un fil conducteur. Heureusement, il apparaît au regard attentif, dès la première lettre, celle que Frommel écrivit le 11 novembre 1884, âgé de vingt-deux ans, alors qu'il entrait dans sa dernière année d'études théologiques à la Faculté libre de Neuchâtel. Trois idées se dégagent dominantes :

1° « Deux ans déjà ! Depuis, les jours et les semaines sont venus et sont partis, desquels il ne reste plus rien que *le souvenir et des responsabilités*. Cela me fait un étrange effet, maintenant que je repense à toutes ces choses *dans ma chambre solitaire* et *dans le grand silence de la nuit.* » Notons ce trait : « Il ne reste plus rien que le souvenir et des responsabilités... dans ma chambre solitaire et le grand silence de la nuit. » C'est un tempéramment qui se dévoile, une sensibilité qui s'exprime : ces mots révélateurs nous incitent à rechercher, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, tous les passages de même ordre, c'est-à-dire tous les passages qui, fussent-ils ou non de même tonalité, nous permettront de pénétrer la psychologie fondamentale et le caractère intime de l'auteur.

2° « Je viens t'apporter tous mes vœux à l'occasion de cet anniversaire qui marque ta vingt-deuxième année. Car s'il y a un côté sombre à la vie pour le vieil homme qui se détruit, il y a un côté lumineux pour le nouvel homme qui va de force en force dans

la sainte communion du Christ. » Ici éclate un nouvel aspect de la personnalité de Frommel. Il n'est pas seulement celui qui ressent avec acuité l'écoulement fatal des jours ; il est celui qui triomphe de la Nature par la foi évangélique.

3° Et maintenant, après avoir écarté les tristesses qui s'élèvent comme un brouillard au-dessus du fleuve du temps, le jeune étudiant regarde vers l'avenir d'activité pratique et de service qui l'attend. « Mes soirées, je les passe seul avec mes livres, mes cahiers... Cependant, je ne me plains pas ; la solitude a ses joies et le travail ses plaisirs, et sans doute, il est bon pour moi que je sois retiré loin du bruit du monde avant que de me lancer dans la vie pratique. » Donc, il ne perd pas de vue sa vocation, il se prépare au double ministère, pastoral et professoral.

Ces trois idées, si nettement tranchées, nous fournissent notre plan. Nous étudierons successivement en Gaston Frommel : *l'homme, le chrétien, le pasteur-professeur* (1).

(1) Le lecteur sera heureux de trouver ici le plan général du cours de M. Monod (*Réd.*) :

Première Partie : L'HOMME.
- Chapitre I. Sa lenteur.
- Chapitre II. Son vertige.
- Chapitre III. Les contrepoids.
  - *a*) Les affections.
  - *b*) Les délassements.
  - *c*) La littérature.
  - *d*) La nature.

Deuxième Partie : LE CHRÉTIEN.
- Chapitre I. Son expérience morale (conscience-conversion).
- Chapitre II. Son expérience religieuse.
  - *a*) Le péché.
  - *b*) La prière.
  - *c*) Dieu.
- Chapitre III. Son expérience chrétienne.
  - *a*) Le Sauveur.
  - *b*) Le sauvé.

Troisième Partie : LE PASTEUR.
- Chapitre I. Premier essai de ministère (Marsauceux).
- Chapitre II. Second essai de ministère (Missy).

Quatrième Partie : LE PROFESSEUR.
- Section I. Le maître (Ses cours. Ses étudiants).
- Section II. Le théologien (Sa pensée).
  - Chapitre I. Les principes.
  - Chapitre II. Répercussion des principes.
    - *a*) Dans le domaine dogmatique.
    - *b*) Dans le domaine ecclésiastique.
    - *c*) Dans le domaine social.
- Section III. Le directeur d'âmes (Sa correspondance).

LA PRIÈRE

Nous entrons ici dans le sanctuaire. Un vieux dicton déclare : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. » Celui qui se tourne constamment vers Dieu est un homme de Dieu. Il apprend à connaître le Père ; il apprend aussi à se connaître lui-même, car si la prière sincère, fervente, obstinée, audacieuse, est l'expression du désir suprême de notre âme elle révèle notre personnalité profonde. Un conte populaire montre une fée qui promet d'exaucer les trois vœux, quels qu'ils soient, formulés par un couple qu'elle protège ; et l'absurdité de leur premier souhait, jailli spontanément, trahit leur lamentable médiocrité morale. Quelle serait notre unique requête à nous, s'il nous était révélé que nous pouvons encore prier une fois, une seule fois, mais avec la certitude absolue d'être exaucés ? Fallot écrivait, à propos du Saint-Esprit promis : « Celui-là seul qui sait vouloir l'Esprit comme il n'a jamais voulu autre chose, l'obtiendra. »

Frommel a beaucoup prié, s'il est permis d'employer une expression aussi faible, aussi imprécise. Quand Adolphe Monod, l'humble et célèbre prédicateur, passait en revue, sur son lit d'agonie, les *Regrets d'un mourant*, il s'accusait en particulier d'avoir négligé la prière ; et pourtant, il s'était agenouillé plus souvent que d'autres. En déclarant que Frommel a beaucoup prié, prétendons-nous mesurer chronologiquement l'ensemble de ses oraisons mises bout à bout ? Beaucoup prier, est-ce prier *fréquemment*, ou prier *efficacement ?* Dans un autre domaine, ce verdict porté sur un homme : « Il a beaucoup agi, il a beaucoup aimé », vise non la quantité de ses démarches en tel ou tel sens, mais l'intensité de son influence en telle ou telle direction.

Quoiqu'il en soit, et dans toutes les acceptions possibles du terme, Frommel a beaucoup prié ; il dégageait ce rayonnement spécial propre à ceux qui, plus que d'autres, respirent dans la communion avec Dieu.

Il écrit :

Je suis tombé hier sur ces simples mots, dans l'épître de Jacques au commencement : *Esclave de Jésus-Christ*, et la lumière s'est faite d'une terrible façon. Je me suis demandé ; pourrais-tu signer ainsi ?

agis-tu comme tel ? Et j'étais obligé de répondre *non* à toutes ces questions. Et je suis resté là sur mes genoux, je ne sais combien de temps, tandis que tout mon être se dévoilait à moi comme un tissu de mensonge, d'hypocrisie, d'égoïsme ! (Dimanche soir 1886).

Dans une autre occasion, il remercie un ami d'avoir intercédé pour lui, un dimanche :

J'en ai bien senti l'influence. J'étais moi-même en prière, à l'écart dans le bois, et tout à coup, vers dix heures, une heure avant mon sermon, est tombée sur moi une sorte de plénitude spirituelle avec le sentiment d'une vive communion avec l'Eglise universelle (25 juin 1888).

Dans sa paroisse de Marsauceux, il forme

une petite ligue de prières pour obtenir un réveil religieux. Je compte l'étendre à Nonancourt aussi,

explique-t-il (29 avril 1888). C'est dans le domaine de l'intercession, en particulier, que la foi de Frommel s'affirme infatigablement.

Ne cessons pas de prier l'un pour l'autre. C'est une communion plus vivante, plus utile et plus intime que celle des lettres (1) (4 déc. 1899).

Et voici une affirmation bien haute sur le but ultime de ses prières en faveur d'un intime :

Tu as toute ma sympathie, et plus que cela : mes prières (ne t'offense pas, c'est tout ce que j'ai de plus pur et de plus vrai) non pas justement pour ton bonheur, mais pour toi-même. Car nous sommes plus grands que notre bonheur, et nous valons mieux que notre félicité (21 sept. 1890).

A un autre correspondant :

Cher ami, j'ai besoin de tes prières. Donne-les moi.

Il signale alors

un sentiment extraordinaire que j'eus il y a quinze jours. Je sentais mystérieusement que ma destinée se faisait quelque part. C'était comme une quantité de fils qui partaient de ma personne et qu'une main mystérieuse et lointaine nouait en un nœud solide. Ce sentiment dura tout un jour. Je ne savais rien alors de ce qui devait arriver depuis.

(Il s'agissait d'un appel à quitter la paroisse de Marsauceux.) Il ajoute, avec insistance :

Prie pour moi, prie pour moi comme je fais pour toi (11 mai 1891).

(1) Il écrit : « que les lettres ».

A un autre encore, il écrit :

Laissez-moi vous donner un conseil dicté par mon expérience personnelle. Que votre vie soit une vie de prière constante (8 nov. 1903).

Souvent, Frommel attribue à la prière une amélioration physique de sa santé. N'ayant pas connu les lancinants soucis financiers, dans le domaine matériel, ce n'est pas sur ce terrain-là qu'il fait l'expérience de la délivrance.

Je me sens entouré de prières et suis comme porté par elles d'un jour à l'autre. Il n'y a pas jusqu'à ma santé physique qui, par un vrai miracle, ne se ressente avantageusement de ce concours d'intercessions. Jamais, depuis longtemps, je n'ai été plus dispos, plus fort, moins fatigué (19 juil. 1904).

Cela l'encourage à demander la santé pour son prochain.

Je t'ai remis à Dieu, toi et ton pauvre corps fatigué. Et tant d'autres Lui demandant avec instances de te récupérer les forces que tu dépenses pour lui ! Et tant d'autres prières de tant d'autres amis, lui demanderont la même chose, qu'Il les exaucera. N'est-ce pas très doux de se sentir porté par tant d'intercessions ? J'en ai su quelque chose cet été, et c'est à cela que j'attribue, en partie, l'espèce de renouveau de forces physiques et spirituelles que je sens naître en moi (14 oct. 1904).

Objectera-t-on que l'idée d'agir sur Dieu par une *addition* de prières convergentes, diffère peu de la notion superstitieuse en vertu de laquelle on agit sur Dieu par la *répétition* des prières qu'une seule personne égrène sur le chapelet ? Frommel ne soulève pas la question. Il prie avec une candeur enfantine, qui est probablement la suprême sagesse .Il écrit à l'un de ses maîtres :

Je demande à Dieu qu'Il me permette de vous revoir, vous et Mme Godet, cet automne (8 juillet 1891).

Et à sa mère, alors que l'activité paroissiale dévore les heures :

Je prie pour que Dieu m'enlève tous ces besoins d'écrire et d'étudier (août 1888).

Evidemment, en formulant cette requête, il ne prétend pas se cantonner sur le terrain scientifique de la psychologie religieuse. Et c'est d'ailleurs avec la même insouciance de la théorie qu'il prend des attitudes en apparence contradictoires au point de vue de la logique abstraite, mais qui appartiennent à la synthèse

vitale de la piété. Par exemple, sa confiance en la prière, pour la guérison corporelle, ne l'empêche pas d'écrire :

Je reviens de Schönbrunn où je me suis préparé à un hiver exceptionnellement chargé par une petite cure qui semble avoir réussi (12 oct. 1904).

Evidemment, cela n'est pas conforme à l'orthodoxie du Scientisme chrétien qui nie le mal et la maladie, mais c'est conforme à l'hétérodoxie de saint Paul qui, bien que possesseur d'un charisme de guérison, annonçait tranquillement : « J'ai laissé Trophime malade à Milet. » Frommel se laisse même aller à écrire :

Mon pauvre cher ami, pour lequel je ne puis rien que prier, et pour qui je voudrais tant pouvoir faire quelque chose (24 fév. 1904).

En ce qui regarde la mort, en particulier, la piété de Frommel, quand il prie, ne diffère en rien de la piété du charbonnier ; c'est la foi traditionnelle dans sa sublime incohérence et son mépris magnifique du raisonnement. Premier exemple : il entrevoit la mort prématurée pour lui-même :

Mes malheureuses insomnies sont revenues plus fortes que jamais. J'ai comme le pressentiment que je ne durerai plus bien longtemps. Comme Dieu voudra. Mais c'est dur un peu de renoncer à son œuvre et à sa vie au moment même où les grands obstacles sont franchis et où l'œuvre commence à devenir féconde (29 oct. 1899).

Dans ce passage, en prévision de sa fin précoce, Frommel affirme qu'il se courbera sous la volonté de Dieu mais qu'il n'aurait pas choisi pareille issue. Deuxième exemple : un homme a commis le suicide. Frommel essaye de consoler une personne directement touchée par ce drame :

Si vous ne pouvez pas dire : Ta volonté soit faite ! c'est en considérant l'acte même par lequel X a mis fin à ses jours. Mais Dieu peut-il demander compte de sa liberté à une créature qui ne la possède plus ? C'est à l'amour de Dieu qu'il faut remettre nos bien-aimés qu'une défaillance momentanée a jetés (mais non pas pour jamais) hors de la bonne voie. Le suicide, surtout celui dont vous me parlez, n'est un péché irrémédiable que du point de vue temporel ; du point de vue éternel, qui est celui de Dieu, il n'est pas irrémissible. Courage donc et confiance !

Que signifie ce langage, sinon qu'un chrétien peut adorer, dans un suicide, les desseins de la miséricorde éternelle ? Car Frommel

veut amener son correspondant à dire : *Fiat voluntas!* Effectivement, il termine sa lettre en ces mots :

Je prie pour vous bien fidèlement, demandant à Dieu qu'il panse la plaie qu'il a faite (2 oct. 1899).

Troisième exemple : Frommel vient de perdre sa mère :

Aucun de nous n'aurait osé prolonger, une minute de plus, une vie qui n'était qu'un supplice, aucun de nous n'aurait osé l'abréger. Dieu seul pouvait intervenir.

Ainsi donc, dans cet excès d'agonie physique, la moribonde a expiré pour ainsi dire à l'instant précis chronométré par le Tout-Puissant, qui a refusé de mettre fin à la torture avant l'instant fixé par lui. Et Frommel conclut :

Sans tout comprendre, nous en comprenons assez pour entrevoir sa sagesse et pour adorer son amour (26 mai 1896).

Une pareille théodicée est peut-être la seule possible, au point de vue de la piété pratique, mais on admettra qu'au point de vue dogmatique, elle est peu révolutionnaire.

Est-ce à dire que les yeux de Frommel restent fermés aux problèmes intellectuels que pose la prière ? Loin de là. Sans doute, il affirme que le budget des Eglises fidèles sera toujours assuré par la foi :

Si les Eglises riches des biens de ce monde nous abandonnent, Dieu nous reste, et la demande de l'oraison dominicale : Donne-nous notre pain quotidien. Celui qui nous l'a enseignée *savait* qu'elle serait toujours exaucée pour ceux qui pensent avec lui que la vie est plus que le vêtement (4 déc. 1904).

Mais d'autre part, Frommel avoue qu'il est des instants de sécheresse où la prière tarit comme une source au désert. Nous avons lu ses confessions pathétiques :

Dieu à qui je devrais m'adresser est si loin... Dieu ne m'exauce plus (2 fév. 1901).

Cependant, il ne se décourage point. Dans une autre occasion, il s'écrie :

Ah ! prions, soyons violents et fidèles dans la prière (20 juin 1905).

Et si, après tout, nous traversons des périodes où la requête articulée semble expirer sur nos lèvres, tout n'est pas perdu :

Ce que vous déplorez comme votre incapacité de prière m'apparaît sous le même angle. Je le comprends d'autant mieux que je passe parfois par des phases analogues. Et je ne me sens pas moins béni, et dans la main et dans la maison du Père pour cela. Agir avec Dieu, sous son regard et dans sa force, sans Le prier autrement que par l'attente constante de sa grâce, c'est certainement une des manières de réaliser le « Priez sans cesse » dont parle l'apôtre (11 janv. 1905).

Pensée que le Père Quesnel, janséniste, exprimait en ces termes simples et forts : « Beaucoup prier n'est pas beaucoup parler ni beaucoup penser, mais plutôt beaucoup aimer et beaucoup désirer. La prière n'est que l'interprète de l'amour et du désir du cœur et, tous les désirs de notre cœur étant présents à Dieu et lui étant offerts de temps en temps, on prie beaucoup et continuellement quand on a dans le fond du cœur un grand désir de profiter aux âmes que l'on sert pour l'amour de Dieu et pour sa gloire. »

C'est aussi l'expérience de la jeune infirme Adèle Kamm, la « sainte » protestante, qui écrivait (1) : « Je souffre souvent de n'avoir ni la volonté, ni les facultés physiques presque, dirais-je, ou le temps de me livrer à la prière comme je devrais le faire... Je ne puis pas même formuler une prière ni en moi-même, ni à haute voix... Pour suppléer à cette incapacité de prière dans laquelle je me trouve, Dieu m'a permis une communion à peu près constante avec Lui. Ce n'est pas la prière, mais le Saint-Esprit qui agit efficacement, de manière que toutes mes pensées, tous mes actes, sont si mêlés de terrestre et de céleste que je ne peux plus très bien me rendre compte de ce qui en est. Ce sont les résultats de cet état qui me tranquillisent sur mon absence de prière car ces résultats sont satisfaisants pour ma paix, ma joie et toute mon œuvre. Le Saint-Esprit est le fil conducteur entre Dieu et moi directement.» (2)

(1) Paul Seippel, *Adèle Kamm*, p. 212.

(2) Dans un sermon sur la prière de Jésus à Gethsémané, cet homme de Dieu, Robertson, disait sous forme paradoxale, mais avec un sérieux intense : « La prière doit soumettre la volonté humaine à la volonté divine. La vie la plus sainte est celle où la prière consiste à s'attendre à Dieu, non à lui adresser des requêtes ; celle où la demande se transforme le plus souvent en actions de grâces. La prière est une chose, la pétition en est une autre. Priez comme Christ, jusqu'à ce que la prière vous amène à cesser de prier. »

Il est évident qu'une expérience de ce genre, plus ou moins achevée, plus ou moins consciente, est l'apanage de tout homme qui vit dans la communion de Dieu, car il serait impossible de *formuler* expressément celle-ci, sans interruption, par le langage intérieur, concepts ou vocables. Je comprends que Frommel refuse de s'émouvoir à l'idée qu'il traverse des périodes où la prière articulée lui devient difficile.

De même, il ne se laisse point troubler par l'objection courante que le prétendu exaucement de la prière serait un phénomène d'auto-suggestion. D'après lui, voici comment se pose le problème. Une correspondante lui avait adressé deux questions : Y a-t-il de l'auto-suggestion dans la prière ? La foi crée-t-elle son objet ?

Oui, en une certaine mesure, la foi crée son objet. Exemple : vous êtes à la montagne, un passage difficile se présente. Vous hésitez : « Aurai-je ou non la force, l'habileté de le franchir ? » Vous en doutez ou du moins, vous n'en êtes pas sûre. Cependant, il faut passer ou mourir. Finalement et tout pesé, vous vous résolvez à passer. Vous prenez confiance (foi) en vous-même, une confiance fortement aidée par le sentiment du péril, mais enfin une confiance. Et, en effet, vous passez. Que recouvre ce phénomène au point de vue psychologique ? La création de l'objet par la foi. L'objet ici, c'était votre capacité, votre force, votre habileté. Elle aurait pu ne pas être si, en doutant complètement, vous ne l'aviez pas mise à l'épreuve. Mais vous avez eu confiance, donc foi. Et l'exercice confiant a créé ce qui pouvait être ou ce qui pouvait ne pas être. Cet exemple couvre une multitude de cas analogues qui se reproduisent journellement et dans toutes les sphères de l'existence. Mais, il montre en même temps que s'il y a création de l'objet de la foi par la foi, cette création n'est que *relative*. L'objet (ici votre force ou votre habileté) existait en germe. La foi n'a fait que le développer, le manifester, le prouver en l'augmentant. Il en va de même dans la vie religieuse. En mettant en œuvre votre foi, vous l'exercez ; en l'exerçant, vous la développez ; en la développant, vous la réalisez (1), elle et son objet... Les raisons que nous nous donnons à nous-mêmes de prier expriment la part d'auto-suggestion qu'il y a dans la prière. Et la prière se développe par son propre exercice. Et cela encore est une sorte d'auto-suggestion. Mais la part d'auto-suggestion est relative... S'il n'y avait pas d'objet à la prière humaine, jamais l'homme n'aurait prié.

(1) Etant donné le sens que Frommel donne souvent à ce verbe, comment faut-il entendre sa pensée ? Prend-il ici « réaliser » dans l'acceptation française (accomplir) ou anglaise (éprouver) du terme ?

La science enseigne qu'il n'y a pas d'effets sans causes. Or, le besoin de prier, comme le besoin de croire, sont des effets psychologiques dont la cause, et la seule cause adéquate est Dieu lui-même (déc. 1902).

Au surplus, si les croyants ne s'étonnent plus de voir l'exercice de la pensée, ici-bas, dépendre d'un cerveau, pourquoi seraient-ils scandalisés de constater que le mécanisme de l'exaucement, dans la prière, est lié à la psychologie de l'auto-suggestion ?

WILFRED MONOD.